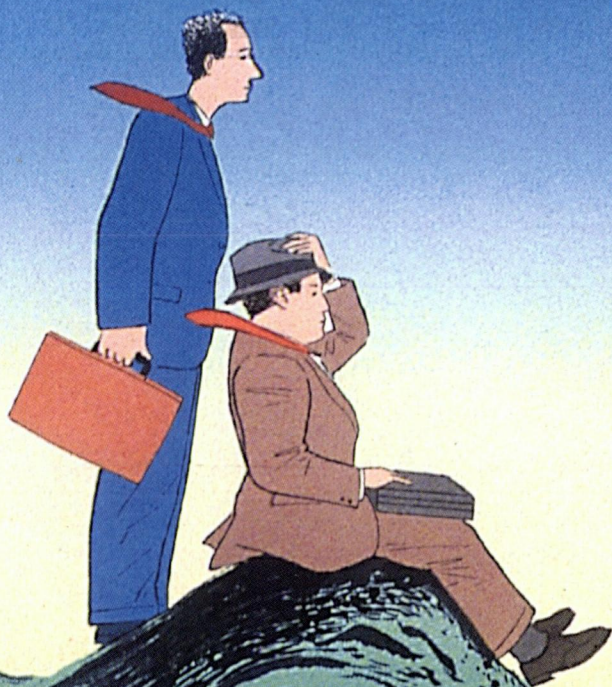


Hervé Jaouen

La tentation du banquier



Denoël

roman

Extrait de la publication

La tentation du banquier

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Le Crime du syndicat
Histoire d'ombres
Les Chiens du Sud
Hôpital souterrain, Grand prix de littérature policière 1990
(Folio n° 2424)
Connemara Queen (Folio n° 2483)
Flora des embruns
Ouragan sur les grèves
Le Fossé
Toutes les couleurs du noir (volume regroupant
Le Crime du syndicat, *Histoire d'ombres*, *Les Chiens du Sud*,
Flora des embruns et *La Mariée rouge*)
L'Allumeuse d'étoiles, prix Populiste 1996 (Folio n° 3029)

AUX ÉDITIONS GALLIMARD
La Chasse au merle (épuisé)
Pleure pas sur ton biniou (épuisé)

AUX ÉDITIONS GALLIMARD JEUNESSE
Le Cahier noir, prix Korrigan des Écrivains de l'Ouest 1992
Stang Fall, in *Pages Noires* (collectif)
L'Or blanc du loch Ness

AUX ÉDITIONS STOCK
Les Douze Chambres de M. Hannibal
Les Endetteurs

AUX ÉDITIONS PAYOT
Le Fils du facteur américain (épuisé)

AUX ÉDITIONS MAZARINE
L'Adieu aux îles (épuisé), prix des Bretons de Paris 1987

Suite en fin de volume

Hervé Jaouen

**La tentation
du banquier**

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1998
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24244.7
B 24244-4

Le champ d'observation de la science économique, c'est la société, c'est-à-dire encore le moi. Voulez-vous connaître l'homme, étudiez la société; voulez-vous connaître la société, étudiez l'homme. L'homme et la société se servent réciproquement de sujet et d'objet.

Pierre-Joseph PROUDHON,
Système des contradictions économiques

Seul devrait posséder celui qui a de l'esprit : autrement, la fortune est un danger public.

Friedrich NIETZSCHE,
Le Voyageur et son ombre

On est pour écrire, dans ce troisième quart de siècle, plutôt gêné par ce qu'on sait, qu'on a connu, vécu : ce sont là les difficultés internes du réalisme, et parfois je me demande combien de temps encore il sera possible de les surmonter. Les réalistes de l'avenir devront de plus en plus mentir pour dire vrai.

ARAGON, *Le Mentir-vrai*

Ce livre est un roman. J'ai utilisé, comme matière première pour les décors, un réel que tout un chacun a pu lire dans la presse ou suivre à la radio et à la télévision. En revanche, tous les personnages et leurs comportements sont les fruits de mon imagination et de ce que je crois être mon savoir-faire de romancier.

H.J.

I

La scène primitive

Albert Ganne, banquier d'esprit et de profession, pénètre dans sa salle de bains à six heures vingt-neuf, se caresse le menton devant la glace, se gratte les poils de poitrine et, à six heures vingt-neuf et cinquante-cinq secondes, allume son transistor Radiola. Dès les premiers mots du journal de six heures trente, il coupe le poste d'un index rageur : deuil national annoncé. Et voilà. Grâce au décès de Georges Pompidou ses peigne-culs d'employés de banque vont se payer un jour de congé supplémentaire. Et se marreront. Si ça se pouvait qu'il en crève un par mois, de président, qu'ils se diront. Les fainéants. Tous des poux. Il fait couler de l'eau à quarante degrés dans le lavabo et retrousse sa lèvre supérieure pour apprécier la perfection de forme et de nuance de la canine en céramique qu'on vient de lui poser. Il ferme le robinet. Et la bouche.

Albert Ganne avait rasé ses premiers duvets au Philips à deux têtes, un cadeau de sa maman à l'occasion de son quinzième anniversaire. Il n'avait pas aimé ça. Il avait l'impression que la tondeuse lui grignotait l'épiderme et lui bouffissait la figure, et que ça se voyait quand il

arrivait au lycée ; que les filles du lycée de filles d'à côté ne regardaient que ça, ses grumeaux électriques sur ses joues enflammées d'adolescent en boutons qui louchait sur le rasoir à main de son papa mais n'osait l'empoigner à cause des sanglantes images de sourires kabyles que la lame évoquait. Aussi un beau jour, dans sa seizième année, acheta-t-il à Prisunic un rasoir mécanique et ses instruments complémentaires, bol Palmolive et blaireau en poils de nylon. Ah ! quel plaisir, enfin, que de se barbouiller de mousse et d'y tracer sans trembler de larges voies gaillardes. Le vif plaisir de badigeonner une frimousse pubescente menait à la volupté d'écrémer le visage d'un Narcisse enfin confirmé dans ses mâles caractères. Non seulement la virilité naissait de la sensualité gestuelle, mais encore le poil repoussait-il plus dru, plus dur, plus bleuté. C'est ainsi qu'à grands coups de rasoir résolu et hardis, Albert Ganne atteignit l'âge du bachot et des érections violentes et spontanées, physiques et cérébrales.

Depuis cette époque le bonheur du rasage n'avait jamais faibli. Seuls les instruments et l'environnement avaient changé. À présent trentenaire, Albert Ganne disposait d'outils coûteux frappés du logo d'un grand couturier avide de royalties, signe de reconnaissance sociale dérisoire dans la mesure où l'on ne se rase pas en public et que la marque n'impressionne guère que le raseur lui-même et les chambrières débutantes des hôtels spécialisés dans le séminaire pour cadres supérieurs. Le plastique du bol imitait le marbre antique, le manche du rasoir de sûreté était en ivoire et le blaireau en poils naturels. À ce sujet une lecture récente avait chagriné Albert Ganne. Les poils, malgré tous les traitements

chimiques subis, abritaient paraît-il de vilaines bactéries qui avaient infecté l'animal fousseur. Une rougeur suspecte et il reviendrait au nylon. Tant pis.

L'environnement très immédiat consistait en un peignoir, également griffé d'un signal ploutocratique, épais comme une peau d'ours polaire. Le peignoir et son hôte se mouvaient à leur aise dans une salle de bains de vingt-quatre mètres carrés, carrelée à l'ancienne, décor bleu faïence et sable blond, avec robinetterie en cuivre, cols de cygne et gueules de poisson. Tout autour de ces thermes privés se développaient les deux cents mètres carrés habitables d'une villa maritime qu'on occupait gratis. À la pensée érectrice que tout ce luxe ne lui coûtait rien, Ganne, en se rasant, jouissait de bon matin, tous les matins depuis qu'il avait été promu directeur de groupe.

Logement de fonction, se répétait-il — sirotait-il les trois mots. Ah, certes, logement de fonction en province, au fin fond d'une Bretagne peuplée de Bretons tordus, à la fois calotins et gauchistes, plouquerie qu'il honnissait, ah, mais qu'importe qu'il faille se les farcir, les chapeaux ronds, dans une demi-douzaine d'années vous allez voir ce sera une autre adresse qu'il fera graver sur ses cartes de visite : une de ces rues du XV^e ou du XVI^e qui vous situent d'emblée dans la croûte du gratin, à moins qu'ils ne migrent, oui, ce serait assez dans les goûts d'Alexandrine, son épouse, et puis ce serait tellement plus chic, oui qu'ils migrent, c'est ça, beaucoup mieux, dans le VI^e ou le VII^e, avec vue sur la Seine, et ce n'est pas très loin, finalement, du IX^e, des Grands Boulevards et du siège social de la Banque, avec un B majuscule, forcément, quand on parle du Siège de la Banque Nationale de Crédit.

À l'aube de ses trente ans, Ganne avait été le plus jeune *ministrable* de la B.N.C., sa très chère banque, sa mère nourricière, généraliste et de proximité, avec réseau extérieur et moult filiales spécialisées et, selon les modes de calcul et les chiffres de référence — total des actifs ou total des engagements, bilan sec ou bilan consolidé —, première, deuxième ou troisième banque française. À l'instar de ses deux concurrentes et presque égales dans le trio de tête, la Générale de Banque du boulevard Haussmann et le Crédit Rhônalpin sis juste en face boulevard des Italiens, la B.N.C. possède une structure pyramidale : au sommet une direction générale ; en dessous cinq directions régionales ; au milieu quatre-vingts succursales regroupant sous leurs ailes les deux mille agences de la base. Ces couvées, d'importance variable, sont appelées « groupes ». Aussi les directeurs de succursale ont-ils rang de directeurs de groupe. Ce sont ceux-là qu'on appelle *les ministres*, qu'ils soient petits ou grands. Le directeur du groupe de Tulle ne peut se prétendre aussi puissant que celui du groupe de Marseille. Mais un ministre est un ministre, qu'il soit des Anciens Combattants ou de l'Économie et des Finances. Et Ganne l'était, ministre d'un groupe breton. À ce titre, au cours du conseil desdits ministres qui avait lieu une fois par mois, il avait l'honneur de serrer la main du président et parfois d'échanger avec lui quelques mots personnels. L'état de la mer et la force du vent étaient les thèmes récurrents des questions que le président en exercice, qui aimait à naviguer entre Groix et Belle-Île, posait à Ganne.

Ministre ! Rendez-vous compte ! Avec tous les avantages attachés à la charge : logement de fonction, et pas

n'importe lequel, s'il vous plaît, c'est qu'un directeur de groupe est appelé à recevoir préfets et sous-préfets, faut soigner l'image de la banque ; une bagnole, et pas n'importe laquelle : un modèle haut de gamme, cossu sans ostentation, qui ne laisse pas à penser aux clients qu'on agiote sur leur dos ; quant aux corollaires : eau, gaz, électricité, téléphone, chauffage, taxe d'habitation, notes de frais, carte d'abonnement Air Inter, ils allaient de soi.

Or donc, ce matin-là, dans sa salle de bains de fonction, Albert Ganne raviva de lotion après-rasage sa bonne mine d'ambitieux outrecuidant et considéra dans le miroir un ego auquel il accordait un crédit illimité. Un rebond sur le trampoline d'une direction régionale et il se poserait en douceur boulevard des Italiens, au H.O., pour *High Office*, la mode était déjà aux anglicismes, en ces années-là. Il enfila une chemise bleu clair, aux plis impeccables, qu'Alexandrine avait déboutonnée la veille afin qu'il n'eût pas à le faire, et posée sur un cintre ; noua une cravate bleu ardoise ; mit un pantalon et un gilet gris Banque de France ; chaussa des souliers noirs de croque-mort du débiteur chronique ; et se rendit, guilleret, dans la véranda où l'attendait son breakfast : jus d'orange, pamplemousse en quartiers, céréales, œuf à la coque, pain complet, et un demi-litre de thé de Chine qu'Alexandrine apporta aussitôt qu'il eut coincé sa serviette entre son cou et son col.

Ah, Alexandrine ! Belle fille, belle plante, jolie maman blonde, et *quelque part*, dans le secret de leur soif commune d'ascension sociale, son égérie. Hé ! Hé ! Pourtant... Pourtant ses parents à elle — ces enfoirés, de quel droit s'étaient-ils autorisés à douter de lui, Ganne, non mais alors ! — avaient frisé le nez en reniflant dans cette

union un relent de mésalliance. Il n'était qu'un rejeton d'épicier en gros, elle était fille d'avoué, grand propriétaire terrien, avec un nom à rallonge. Elle avait croisé son chemin, il avait pressenti la bonne affaire et s'était fixé pour objectif de l'épouser. En cela il n'avait fait qu'obéir aux préceptes du H.O. Bien évaluer, messieurs les ministrables, le profil de votre future. Le conseil s'adressait en premier lieu aux célibataires. En ce qui concernait les nantis d'une bobonne, la description du modèle idéal, qui suivait, n'était pas inutile puisque aussi bien d'une part ils pouvaient en changer et d'autre part, et à défaut, ils auraient le loisir de façonner la d'ores et déjà épousée en vue de la rendre conforme au modèle de base, Bentley du ministrable, Rolls Royce du ministré, Silver Shadow d'impétrant de dégé. La fiche technique de l'élément femelle de l'attelage ascensionnel énonçait ces critères souhaitables : joli corps, visage avenant ; femme de goût ; élégante, donc ; culture générale et seulement générale ; hostile au travail féminin (mère au foyer, sans ambition professionnelle) ; consciente du rang de son mari et par conséquent du sien ; bonne hôtesse (sait recevoir, soucieuse du décorum) ; conviviale, tournée vers son prochain ; impliquée dans la vie de la cité (bonnes œuvres) ; conservatrice, croyante et si possible pratiquante ; équilibrée ; fidélité souhaitée (le scandale nuit à la Banque). Ajoutons à cela santé robuste et mobilité géographique : un quatre-quatre de luxe carrossé soie, tenant le champagne et le foie gras.

Chacun conviendra que ce microcosme a en commun avec la société militaire d'être dangereusement mysogène, si l'on peut dire.

Lucidité prémonitoire de débordements adultères ?

Dans son tréfonds, Alexandrine se sentait parfois coupable d'avoir affligé ses chers parents d'un gendre rigide de l'intellect et dépourvu de foncier. Elle n'expulsa qu'une fois cet embryon de contrition, en des circonstances particulières et dans une formulation telle que Ganne l'obtus n'y comprit goutte. Au retour d'un sinistre coquetèle à la sous-préfecture, un peu pompette, elle exigea de Ganne qu'il l'honorât sur la banquette arrière de la voiture de fonction, et tandis qu'il commençait à la besogner, elle se redressa, l'air sauvage, et l'adjura, en grinçant des dents : « Tu leur montreras, hein, ce que tu as dans le ventre ! » Il avait henni et du trot était passé au grand galop. Elle le cravachait. « Vas-y, Ganne ! Vas-y Albert ! Montre-leur de quoi tu es capable ! Ils verront, hein ? Ah oui, dis-moi qu'ils verront ! Mais dis-le, bon Dieu ! » Il s'était répandu précocement. La posture inusitée, cette voix rauque et sous lui ce rigodon de tigresse, ça vous émotionne un homme, n'est-ce pas ? Elle avait rugi. De plaisir ou de dépit ? « Quel juvénile emballement ! La prochaine fois, ce serait bien si tu pouvais franchir la rivière des tribunes au lieu de tomber dedans », avait-elle dit en se reculottant. Il avait haussé les sourcils. Pour lui la métaphore était hermétique, et son esprit ne l'était pas moins, imperméable de naissance à la métaphore en général.

Il lécha le jaune d'œuf sur sa petite cuiller et s'excita au souvenir de ce coït automobile. En nuisette, debout près de lui, Alexandrine buvait à petites gorgées son early morning tea. Elle s'humectait d'abord les papilles en compagnie de son époux, puis prenait un véritable petit déjeuner avec les gosses, qu'elle conduisait ensuite à l'école. Elle se mit à feuilleter un magazine d'une main

distracte. Il prit cette main et leva vers sa bien-aimée un regard de basset. Elle recula d'un pas. « Voyons, Albert, nous n'avons pas le temps de faire joujou. » Non, ils n'avaient pas le temps. Mais l'auraient-ils eu qu'elle aurait accepté une matutinale grimpette. En soi cette certitude lui suffisait, qui prouvait qu'il possédait aussi Alexandrine, son épouse de fonction.

Ce fut sur cette plaisante conviction qu'il termina sa troisième tasse de thé, se leva, enfila son veston, déposa un baiser de possédant sur le front de sa douce et s'en alla au volant de sa voiture de fonction faire un pas, une journée de plus en direction des alpages du High Office. Il songea : « Je suis dans une forme olympique », et en imprimant au ralenti dans le gravier de l'allée le dessin de ses pneus de fonction, il s'interrogea : pourquoi cette expression triviale, digne de ces rastaquouères en survêtement qui le samedi et le dimanche matin s'essoufflaient sur la grève et lui gâtaient son estran, avait-elle éclo dans son esprit ? Sans doute parce qu'il se sentait homme et bête à la fois : *animal*. Il aurait été flatté d'apprendre que sa pensée venait de rejoindre l'opinion d'Arthur Koestler sur le double cerveau que nous posséderions : l'un pour l'humanité, sur le devant, tout petit ; le second derrière, énorme, pour l'animalité. Il baissa la vitre et s'accoua. Ah ! Ah ! au service de son animalité présente et de sa *forme olympique*, sa truffe capta des parfums inédits en cette saison et sur cette côte. Il crut respirer la fragrance acide du jus de cassis écrasé coulant du chinois d'une grand-mère confiturière ; la senteur charbonneuse du marron grillé exhalée par la cheminée d'un éventaire en forme de locomotive ; l'odeur de fenaison pétillante d'un cidre sec comme de la paille de fer. Un éclair

Il se fait les dents, nettoie la place, éradique la vermine, positionne son artillerie, inspecte la troupe, réduit les rations, obtient le silence. Trois mois plus tard, enfin libéré de toute contingence et de toute opposition, il est ce qu'il a toujours voulu être : une force financière qui va. Une force financière qui ira pendant cinq ans. Vers le record du monde des pertes bancaires.

Ainsi en va-t-il du banquier Albert Ganne et de son irrésistible ascension dans la hiérarchie de la prestigieuse B.N.C., jusqu'à son apothéose au sein du Crédit Rhônealpin et de ses filiales exotiques vouées aux trafics les plus juteux. Faux bilans, abus de biens sociaux, amitiés douteuses, manipulations politiques, enrichissements personnels et pertes farmineuses sont les ingrédients au vitriol d'un opéra bouffe sur la scène bancaire, dont Hervé Jaouen nous fait visiter les coulisses.

Roman ironique et drolatique, tableau de mœurs sans complaisance, *La Tentation du banquier* sait aussi faire la part belle à la tendresse quand les femmes entrent en scène.

Illustration de couverture :

© Guy Billout / SIS

Extrait de la publication



B 24244.4 3.98
ISBN 2.207.24244.7
98 FF TTC